La Mort de Beethoven.

.... Après avoir prononcé ces paroles, Stephen s'arrêta et se chauffa la paume des mains devant l'âtre flamboyant.

Magdeleine était à l'autre coin de la cheminée ; quelques personnes étaient devant. Edward, au fond du salon, lisait....

—Je crois, dit un des assistants, que vous devez être sorti de votre maison du pied gauche ce matin....

—Pas précisément, dit Stephen ; mais ce qui me porte à la mélancolie, c'est une nouvelle que j'ai apprise ce soir.

Toutes les figures se tournèrent, tous les cous s'allongèrent vers Stephen.

—C'est la mort de Beethoven : il est mort le 26 mars.

Un nuage passa sur les physionomies.

—Il n'a eu, continua Stephen, qu'un moment de bonheur dans sa vie, et ce bonheur l'a tué.

Et Stephen reprit après un long silence :

—Toute sa vie, pauvre, relégué dans la solitude par le mépris des autres et son caractère naturellement sauvage et aigri par l'injustice, il y composait la plus belle musique qu'un homme ait jamais faite. Il parlait dans cette belle langue aux hommes, qui ne daignaient pas l'écouter, comme la nature leur parle par cette céleste harmonie du vent, de l'eau, du chant des oiseaux. Beethoven est le vrai prophète de Dieu, car seul il a parlé le langage de Dieu.

Et cependant son talent était méconnu à tel point, que lui-même a dû plus d'une fois, et c'est pour l'artiste la plus atroce fortune, douter de son génie.

Haydn lui-même ne trouvait pas pour lui d'autre éloge que de dire : "C'est un habile claveciniste." Autant dire de Géricault : "Il broie bien les couleurs" ; autant dire de Gœthe : "Il ne fait pas de faute d'orthographe," ou : "Il a une belle écriture."

Il avait un ami, Hummel ; mais la pauvreté et l'injustice irritaient Beethoven et le rendaient quelquefois injuste lui-même ; il était brouillé avec Hummel, et depuis longtemps ils ne se voyaient plus ; pour comble de malheur, il était devenu complètement sourd.

Alors Beethoven s'était retiré à Baden, où il vivait, tristement isolé, d'une petite pension qui suffisait à peine à ses besoins. Son seul plaisir était de s'égarer dans une belle forêt qui avoisine la ville, et seul livré à son génie, de composer ses sublimes symphonies, de laisser son âme s'élever au ciel en accents harmonieux, et de parler aux anges une langue trop belle pour les hommes, qui ne la comprenaient pas.

Mais, au moment où il y pensait le moins, une lettre le ramena malgré lui sur la terre, où l'attendaient de nouveaux chagrins.

Un neveu, dont il avait pris soin et auquel il s'était attaché par le bien même qu'il lui avait fait, lui écrivait qu'impliqué à Vienne dans une fâcheuse affaire, la présence seule de son oncle pourrait l'en tirer.

Beethoven partit, et, pour ménager l'argent, fit une partie de la route à pied. Un soir, il s'arrêta devant une mauvaise petite vieille maison et demanda l'hospitalité ; il avait encore plusieurs lieues pour arriver à Vienne, et ses forces ne lui permettaient pas de continuer la route ce soir.

On l'accueillit, il prit part au souper et ensuite se mit au coin du feu sur le siége du chef de la famille.

Quand la table fut enlevée, le maître ouvrit un vieux clavecin, et ses trois fils prirent chacun leur instrument, attaché à la muraille ; la mère et sa fille étaient occupées à quelques travaux de ménage.

Le père donna l'accord, et tous quatre commencèrent avec cet ensemble, ce génie inné pour la musique que les Allemands seuls possèdent. Il paraît que ce qu'ils jouaient les intéressait vivement, car ils s'y abandonnaient corps et âme, et les deux femmes quittèrent leur ouvrage pour écouter, et sur leurs figures naïves on voyait une douce émotion, on comprenait que leur cœur était serré.

C'était toute la part que Beethoven pouvait prendre à ce qui se passait, car il ne pouvait entendre une seule note ; seulement, à la précision des mouvements des exécutants, à l'animation de leur physionomie, qui faisait voir qu'ils sentaient vivement, il songeait à la supériorité de ces hommes sur les musiciens italiens, machines musicales bien organisées.

Quand ils eurent fini, ils se serrèrent la main avec effusion, comme pour se communiquer l'impression de bonheur qu'ils avaient ressentie, et la jeune fille se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

Puis ils semblèrent se consulter et reprirent les instruments ; ils recommençaient ; cette fois, leur exaltation était au comble ; leurs regards étaient humides et brillants.

—Mes amis, dit Beethoven, je suis bien malheureux de ne pouvoir prendre part au plaisir que vous éprouvez ; car, moi aussi, j'aime la musique ; mais, vous vous en êtes aperçus, je suis sourd au point de n'entendre aucun son.

Permettez-moi de lire cette musique qui vous fait éprouver une si vive et si douce émotion.

Il prit le cahier, et ses yeux s'obscurcirent, sa respiration s'arrêta, puis il se mit à pleurer et laissa tomber le cahier.

Car ce que jouaient les paysans, ce qui les enthousiasmait, c'était *l'allegretto de la symphonie en la de Beethoven.*

Toute la famille se rassembla autour de lui, lui exprimant par signes leur étonnement et leur curiosité.

Pendant quelques instants encore, des sanglots convulsifs l'empêchèrent de parler ; puis il leur dit :

—Je suis Beethoven.

Alors ils se découvrirent et s'inclinèrent avec un respect silencieux, et Beethoven leur tendait les mains, et les paysans lui serraient et lui baisaient les mains, comprenant que l'homme qu'ils avaient parmi eux était plus qu'un roi.

Et ils le regardaient pour voir ses traits et chercher l'empreinte du génie, une glorieuse auréole autour de son front.

Beethoven leur tendit les bras et ils l'embrassèrent tous, le père, la mère, la jeune fille et ses trois frères.

Puis tout d'un coup il se leva, s'assit devant le clavecin, fit signe aux trois jeunes gens de reprendre leurs instruments, et il joua lui-même ce chef-d'œuvre. Ils étaient tout âme, jamais musique ne fut plus belle ni mieux exécutée.

Quand ils eurent fini, Beethoven resta au clavecin et improvisa des chants de bonheur, des chants d'actions de grâces au ciel, comme il n'en avait pas composé dans toute sa vie.

Une partie de la nuit se passa à l'entendre.

C'étaient ses derniers accents.

Le chef de la famille le força d'accepter son lit, mais la nuit Beethoven eut la fièvre ; il se leva, il sentait le besoin d'air ; il sortit nu-pieds dans la campagne. La nature alors exhalait aussi une majestueuse harmonie ; le vent faisait entre-choquer les branchages, ou s'engouffrait dans les allées, ou tournoyait en mugissant et rompant tout sur son passage. Il resta longtemps dehors. Quand il rentra, il était glacé. On alla à Vienne chercher un médecin ; une hydropisie de poitrine s'était déclarée. Malgré tous les soins, le médecin, après deux jours, déclara que Beethoven allait mourir.

Et en effet, à chaque instant sa vie s'en allait.

Comme il râlait sur son lit, un homme entra ; c'était Hummel, Hummel son ancien, son seul ami. Il avait appris la maladie de Beethoven ; il lui apportait des soins et de l'argent, mais il n'était plus temps ; Beethoven ne parlait plus ; un regard de reconnaissance fut tout ce qu'il put dire à Hummel.

Hummel se pencha vers lui, et à l'aide du cornet acoustique au moyen duquel Beethoven pouvait entendre quelques mots prononcés à haute voix, il lui fit part de la douleur qu'il ressentait de le voir dans cette situation.

Beethoven parut se ranimer, ses yeux brillèrent, et il dit :

—N'est-ce pas, Hummel, que j'avais du talent ?

Ce furent ses dernières paroles ; ses yeux restèrent fixés ; sa bouche s'entr'ouvrit et la vie s'exhala.

Beethoven était mort.

A. KARR.
—Sous les Tilleuls.

COMMUNICATION.

"RÊVE D'UN ABONNÉ."

24 novembre, 1898.

Monsieur le Rédacteur, l'autre soir
[en dormant,
J'ai cru aller au ciel, refuge des
[savants,
Où brille la clarté, où rayonne
[l'amour
Et avec le portier j'en ai fait tout
[le tour.
J'ai vu avec plaisir tous les trônes
[des miens
Et pour n'être pas long .... j'ai
[vu les grands docteurs,
Moins de 20 avocats, et comme
[rédacteurs,
Un seul, Louis Veuillot, et pas
[plus qu'un.
Le portier me l'a dit, "Monsieur,
"[c'est là le seul
"Qui du ciel désirable, a pu fran-
"chir le seuil."
Alors je m'étonnais et je lui dit
[tout bas
Que là où je restais, j'en connaisais
[bien trois
Qui un beau jour viendraient ren-
[trer certainement.
Alors mon gars riant, toussant et
[puis crachant,
Me dit : "Je les connais, ils ne
[sont pas Veuillot !
Mais c'est T. A. .... et ses
[petits agneaux."
Et puis il m'assura que c'était rien
[de bon,
Que c'était tout au plus trois
[mauvais cornichons."

Note de la Rédaction.

Cruelle énigme ! notre correspondant a omis le mot principal ! et nous en sommes réduits aux conjonctures !

Avis Public.

Avis public est par le présent donné que le second lundi de décembre (décembre 12, 1898) à une heure p. m., au village de St. Jean-Baptiste, aura lieu une assemblée générale des membres de la Société d'Agriculture de la division électorale de Morris, afin de recevoir les comptes des auditeurs, élire des directeurs et nommer un auditeur.

A. BEAUBIEN,
Secrétaire-Trésorier
Société d'Agriculture.

St-Jean-Baptiste, 4 novembre, 1898.

Enclos de St-Norbert.

(LOT NO. 137.)

Mis à l'enclos le 21ième jour de novembre 1898, une taure, robe rouge et blanche, jambes de derrière blanches, tache blanche au front.

ANTOINE BRABANT,
Gardien d'Enclos,
Ritchot, P. O.

LE CANARD

Le joyeux *Canard* nous annonce cette semaine son vingt-et-unième anniversaire. Il célèbre sa majorité avec entrain. Ses caricatures sont les plus amusantes. "Le Chantier de Tarte a Ottawa," et "Laurier a Washington" sont surtout très réussi.

Abonnement : 50 cts par année.
Prix du numéro : une cent.
Adressez : *Le Canard*, Montréal.